

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 francs; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Combat de la *Bayonnaise* contre l'*Embuscade*; Charlotte Corday. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Les deux orphelins; le singe et le sanglier. — VARIÉTÉS : Histoire de M. Van Brought et de son ami Fembach; Le loup; Morale de l'enfance (*suite*).

RÉCITS HISTORIQUES.

COMBAT DE « LA BAYONNAISE » CONTRE « L'EMBUSCADE. »

(14 décembre 1798.)

La frégate française la *Bayonnaise*, de vingt-quatre pièces de canon de 8 et huit de 4 sur ses gaillards,

commandée par le lieutenant de vaisseau Edmond Richer, venait de Cayenne, le 14 décembre 1798, et n'était plus qu'à trente-cinq ou quarante lieues de Rochefort. Tout à coup elle fut attaquée par la frégate anglaise l'*Embuscade*, de vingt-six pièces de canon de 16, six caronades de 32 et huit de 9 sur les gaillards; l'action s'engagea; on combattit quelque temps bord à bord, ensuite à douze toises de distance. Le feu devint terrible et dura cinq heures sans être décisif. La position de sa frégate au vent de l'ennemi décida le commandant français à tenter l'abordage. Dans le choc des deux bâtiments, le beaupré de la *Bayonnaise* se brisa et tombe à la mer, ainsi que le mât d'artimon de l'*Embuscade*.



Combat de la frégate française la *Bayonnaise* contre la frégate anglaise l'*Embuscade*.

Le contre-coup sépare les deux vaisseaux. Richer saisit l'occasion et lâche dans le travers de son adversaire quatre coups de canon qui balayent sa batterie et lui mettent trente ou quarante hommes hors de combat. Au même instant les marins français sautent à bord de l'ennemi. Richer, gravement blessé, est contraint de rester à son bord, le feu y gagnait de toute part; ce ca-

pitaine oublie ses blessures et parvient à le faire éteindre; enfin, après quarante minutes d'efforts, de courage et de valeur, les Anglais, débusqués de leurs gaillards d'arrière et d'avant, furent forcés de se rendre.

La *Bayonnaise* avait perdu tous ses mâts dans ce combat; son commandant employa toutes ses ressources et parvint à se rendre à Rochefort. E.

CHARLOTTE CORDAY.

Charlotte Corday naquit à Saint-Saturnin (Orne) en 1768. Tout le temps de sa jeunesse est ignoré. C'est une enfance écoulée presque entière à la campagne, dans le paisible entourage de la famille; puis des études sérieuses et solitaires, et des dispositions précoces à se laisser emporter aux rêves de son imagination.

Révoltée des crimes du parti exalté de la Révolution, elle conçut la pensée d'y mettre un terme en assassinant celui qu'elle regardait comme le chef de la Terreur. Le 13 juillet 1793, elle se présenta au domicile de Marat, et en causant avec lui, elle lui plongea son couteau dans le cœur.

Elle fut arrêtée à l'instant même et son procès s'instruisit rapidement. Elle conserva jusqu'à la fin sa sérénité et sa simplicité. Le sourire animait son visage sur la route de l'échafaud, au milieu des outrages de l'ignoble cortège.

C.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LES DEUX ORPHELINS.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.
.....
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

I

La Fontaine a prouvé par deux charmantes fables a vérité de cette excellente maxime; il me prend la fantaisie d'en offrir aujourd'hui, à mes jeunes lecteurs, une nouvelle preuve dans une véritable histoire :

Non loin d'un bourg nommé Silleneuve, tout proche de Montpellier, un seigneur fort riche, nommé le comte de la Mosson, avait fait élever un magnifique château; il avait cherché à imiter la noble architecture de celui de Versailles. Rien n'avait été oublié pour que cet édifice, caché au fond d'une province à l'extrémité de la France, rappelât, autant que possible, son fastueux modèle; magnifiques appartements, délicieuses salles de bains, salles de concerts et de spectacle, salons splendides y avaient été à grands frais élevés; et dans un parc ombreux peuplé de statues de marbre, des cascades éblouissantes tombaient et se brisaient sur des rochers tout incrustés de nacre et de productions marines. Mais en faisant cette folie, le seigneur de la Mosson avait fortement ébréché son riche patrimoine, et ses descendants, en portant la peine, ne purent que rarement quitter leur château pour aller briller à la cour. Aussi, lorsque 89 vint ouvrir l'ère des révolutions, le comte Justin de la Mosson, dernier descendant de cette famille, vivait-il retiré dans ses terres, avec sa femme Mélanie de Montviel, et ses deux enfants, Victor et Mathilde.

C'étaient de beaux et intelligents enfants: Victor avait sept ans à peine, et on lui en aurait donné dix; Mathilde touchait à sa sixième année, et elle était si belle, si douce, si gracieuse, qu'elle charmait tous ceux qui la voyaient.

Ces deux enfants pouvaient, sous la surveillance peu gênante d'un vieux serviteur, jouer en toute liberté dans les jardins, et dans le délicieux parc du château; mais les plus belles choses du monde, lorsqu'on les voit tous les jours, finissent par fatiguer; et de temps en temps ils demandaient à traverser le village et à aller se pro-

mener dans une garigue qui n'en était pas éloignée (on nomme garigue, en Languedoc, une espèce de bois composé d'arbustes et d'arbres nains). Ce plaisir leur était rarement refusé.

Un jour, en passant devant une pauvre masure, située à quelques centaines de pas du village, ils s'arrêtèrent tout à coup et se mirent à considérer avec une curiosité qui se changea bientôt en un vif intérêt le tableau qui s'offrait à eux: une pauvre vieille femme, assise sur le seuil de sa porte, faisait activement tourner son fuseau, tandis que trois beaux enfants, dont le plus grand avait cinq ans à peine, près d'elle, se roulaient sur l'herbe, riaient, criaient et faisaient mille jeux.

« Vois donc, cher Victor, les beaux enfants! dit Mathilde.

— Et cette vieille femme a-t-elle l'air bon et triste! » dit Victor, en s'approchant de la vieille, tandis que Mathilde s'emparait du plus jeune des enfants, une belle petite fille, blanche et rose, qui ne marchait encore qu'en chancelant, et qui, n'ayant point de bourrelet, s'était fait une grosse bosse au milieu du front.

La petite demoiselle s'assit sur le gazon: elle prit l'enfant sur ses genoux, et fouillant dans sa poche et y trouvant quelques bonbons oubliés, elle les lui offrit; la petite paysanne les accepta sans la moindre cérémonie, et son frère et sa sœur que la timidité avait d'abord éloignés de la belle petite demoiselle, peu à peu se rapprochèrent et eurent leur part des bonbons.

Durant ce temps, Victor disait à la pauvre vieille :

« Il me semble que vous êtes bien âgée, ma bonne mère, pour avoir de si petits enfants!

— Aussi, mon petit seigneur, dit la vieille en quittant ses lunettes et laissant aller son fuseau, ces enfants ne sont pas à moi, mais à ma belle-fille, qui toute jeune est devenue veuve... veuve et pauvre! il faut qu'elle travaille pour nourrir ces orphelins, et moi, quoique bien vieille, comme vous le dites, je file, tout en les surveillant et je fais le ménage. Ah! lorsqu'il n'y a que le travail d'une femme pour nourrir cinq personnes, croyez-le, mon jeune seigneur, plus d'une fois le pain manque à la huche, et la mère se couche sans souper, afin que ses marmots ne manquent point du nécessaire!

— Oh! pauvres gens! que je vous plains! » dit Victor, qui, à la pensée de huche sans pain, et de pauvres mères se couchant sans souper, pour que leurs enfants ne souffrissent point de la faim, sentait son cœur se gonfler.

« Tenez, ajouta-t-il en tirant de sa poche une élégante filuche de soie, qui contenait quelques pièces d'argent, et la vidant sur les genoux de la vieille, tenez, bonne mère, et ne vous passez plus de souper. »

Il fallut que le domestique attestât à la pauvre femme qu'elle pouvait sans scrupule accepter ce don que lui faisait le généreux enfant, pour qu'elle s'y décidât.

Mille bénédictions accompagnèrent Victor et sa sœur lorsqu'ils prirent congé de la vieille et de ses marmots. Aussi, tant il est doux de faire du bien! jamais leur promenade ne leur avait-elle paru si agréable, et jamais ils n'étaient rentrés au château de plus joyeuse humeur.

Depuis ce jour, avec l'approbation de leurs parents, ils firent fréquemment la même promenade. Toujours ils retrouvaient la vieille femme filant sur le seuil de sa masure, et ses petits enfants jouant à quelques pas

d'elle ; toujours Victor et sa sœur vidaient dans le tablier de la vieille, la bourse contenant l'argent destiné à satisfaire leurs petites fantaisies, et distribuaient aux enfants les gâteaux, les fruits, les bonbons qu'on leur donnait pour leurs desserts, et qu'ils réservaient soigneusement pour leurs petits protégés.

Cependant le temps s'écoulait, les marmots grandissaient, et, désireux de témoigner leur reconnaissance à leurs jeunes bienfaiteurs, ils s'ingéniaient pour leur faire, à leur tour, de petits présents ; c'étaient tantôt un nid plein de petits oiseaux, tantôt une corbeille d'osier, finement tressée ou une plante des champs couverte de fleurs d'une exquise délicatesse, ou quelques précoces raisins de leur petite vigne, toutes choses de bien peu de prix, mais que les nobles enfants recevaient avec plus de plaisir que joyaux d'or et de pierres précieuses ; et ils avaient raison, car c'étaient des cœurs où débordaient l'affection et la reconnaissance qui les leur offraient.

L'arrivée des enfants du château était pour ces petits villageois le signal d'une folle joie, qu'ils modéraient pourtant dès qu'ils s'approchaient d'eux ; il semblait qu'au contact de ces élégantes et nobles natures, ils perdaient quelque peu de leur rusticité.

II

Mais tandis que les enfants du comte de la Mosson ne s'occupaient qu'à étudier leurs leçons et à jouer dans leur parc, 93 sonnait ses glas funèbres. Le seigneur et sa femme bientôt furent, comme tant d'autres, arrêtés et conduits à Paris, sous bonne escorte. Les scellés furent apposés sur toutes les chambres de leur château, et leurs deux enfants, qui avaient alors, l'un onze ans, l'autre dix, se trouvèrent tout à coup complètement abandonnés, car, pris d'une terreur qui n'était pas tout à fait panique, les serviteurs avaient tous, au moment de l'arrestation de leurs maîtres, déserté le château.

Victor et sa sœur (qu'on avait rudement repoussés lorsque, s'attachant au cou de leurs parents, ils avaient supplié ceux qui les arrêtaient de les laisser les suivre en prison), les yeux noyés de larmes, la poitrine oppressée de sanglots, erraient dans le parc ; bientôt, succombant à leur douleur, ils se laissèrent aller sur un banc de pierre.

« Qu'allons-nous devenir, ma sœur, dit Victor ? on nous a chassés de notre maison, on nous a enlevé nos parents, il ne nous reste pas un pauvre toit pour abriter notre tête ! »

— Et pas un morceau de pain pour apaiser notre faim ; mais, en vérité, ceci est le moindre mal, car nous avons trop de chagrin au cœur pour pouvoir manger.

— Ma pauvre Mathilde, c'est surtout pour toi que je suis en peine ; moi, je suis un homme et je puis fort bien passer la nuit couché sur un de ces bancs.

— Y songes-tu, mon frère ? et l'humidité, et le froid de la nuit, et les insectes ?

— Oh ! qu'il est douloureux d'être ainsi abandonnés de tout le monde ! pas un des serviteurs qui semblaient nous être si dévoués n'a songé à nous.

L'enfant avait à peine prononcé ces mots, lorsque le bruit d'une marche pesante, et un faible murmure de voix, attirèrent son attention.

« Ah ! bon Dieu ! dit Mathilde, en se serrant contre

son frère, est-ce qu'on viendrait nous prendre, pour nous jeter dans quelque affreux cachot ? »

— Pourvu que ce fût dans celui où gémissent peut-être déjà nos parents, répondit Victor, je ne m'en plaindrais point.

Le bruit approchait, et bientôt les pauvres abandonnés virent avec un mélange de surprise, d'attendrissement et de reconnaissance, la pauvre vieille femme qu'ils avaient si souvent secourue, qui, appuyée d'un côté sur son bâton, de l'autre sur le plus grand de ses petits-enfants, se hâtait, autant que la faiblesse de son âge le lui permettait, d'accourir vers eux.

« Ah ! les voilà ! Dieu merci ! s'écria-t-elle, ces chers enfants ! ces anges du ciel ! qui nous ont si souvent épargné les angoisses de la faim ! et elle prit et baisa de ses lèvres pâles et tremblantes d'émotion, les mains que lui tendaient Victor et Mathilde.

— Oh ! ajouta la vieille, c'est à présent que je suis malheureuse, de n'avoir pas à vous offrir une belle chambre, mais la pauvre Guérande n'a qu'une misérable mesure. Cependant elle vient vous prier de venir vous y installer. Nous avons préparé pour vous deux petits lits garnis de rideaux de serge verte ; nos voisins, dès qu'ils ont appris le malheur qui frappait de si excellentes créatures, sont venus à notre aide ; vous aurez des lits un peu durs, deux petites chambres bien pauvres ; mais, près de vous, battront des cœurs qui vous chérissent, et vous recevrez les soins de deux femmes qui ont pour vous le dévouement, l'amour de véritables mères, et de bons petits enfants, qui vous respectent comme leurs supérieurs, mais vous chérissent comme des frères.

C'est surtout au jour de l'adversité et de l'abandon, que le cœur sent le prix des pures et sincères affections. Victor et Mathilde se jetèrent dans les bras de la bonne vieille, et il leur sembla retrouver dans l'étreinte avec laquelle elle les pressa sur son cœur, quelque chose de la tendresse maternelle.

Dès l'instant même, les deux enfants furent emmenés par Guérande à sa mesure. Là, malgré leur misère, les deux pauvres femmes cherchèrent tellement à procurer un peu de bien-être à leurs jeunes hôtes, elles leur prodiguèrent tant de caresses, tant de soins, que, malgré les poignants chagrins qui torturaient leurs jeunes cœurs, ils se sentirent presque heureux de la protection et de la sécurité qu'ils trouvaient sous ce toit hospitalier.

Ainsi, contre toute apparence, après avoir été secouru par le riche, le pauvre pent à son tour le secourir.

Au bout de quelque temps, Victor et sa sœur, désolés de ne recevoir aucune nouvelle de leurs parents, et d'ignorer complètement leur destinée, se décidèrent à embrasser le genre de vie de ceux dont ils partageaient le modeste abri et la frugale nourriture. En dépit de l'opposition qu'y voulut mettre la bonne Guérande, Victor, qui était très-fort pour son âge, essaya de venir en aide à Jean, le fils aîné de la veuve, qui travaillait, autant que ses forces le lui permettaient (il n'avait que onze ans), à cultiver un petit champ et quelques ceps de vigne, unique domaine de la veuve depuis la mort de son mari ; ce champ avait été, faute de culture, envahi par la ronce et le gazon et était devenu tout à fait improductif.

Ils firent si bien, à eux deux, aidés de quelques voi-

HISTOIRE DE M. VAN BROUGT ET DE SON AMI FEMBACH.



M. Van Brougt a la science et la sagesse et n'en est pas moins tourmenté d'un embonpoint qui le gêne, dit-il, dans l'exercice de ses facultés.



Il consulte plusieurs médecins qui, étant d'avis différents sur la cause, les effets et les remèdes à apporter, le laissent dans un état de perplexité très-grand.

Ayuntamiento de Madrid

HISTOIRE DE M. VAN BROUGT ET DE SON AMI FEMBACH (SUITE).



M. Van Brougt cherche alors la raison de la multiplicité des opinions des médecins, ce qui contribue à le troubler davantage.



Volat

CH. ROD.

Les meilleurs amis de M. Van Brougt s'aperçoivent de ce trouble et en cherchent la cause; mais M. Van Brougt, qui pense que la discrétion est une des qualités de l'homme raisonnable, et qu'il est de sa dignité de la conserver, ferme, par son silence, la porte à toutes les investigations.

Ayuntamiento de Madrid

sins, que le champ redevint fertile, et que la petite vigne fournit d'excellents raisins.

De leur côté, les petites filles grandissant aidaient à leur mère : l'été, elles allaient avec elle sarcler, glaner, vendanger, mais c'était bien rarement qu'on permettait à Mathilde de partager leurs travaux ; elle était trop délicate, il fallait donc qu'elle se résignât à ne faire d'autre travail que celui du ménage, à se contenter de filer, de raccommoder les vêtements fort usés des enfants, d'enseigner à coudre aux petites filles et à lire à tous.

L'hiver, les petites paysannes allaient dans les verts sentiers qui bordaient les champs et les vignes, et là, grâce à la fertilité de la terre, elles pouvaient cueillir sous les haies, des asperges sauvages et une foule d'herbes champêtres, dont les habitants de Montpellier font d'excellents potages et de délicieuses salades. Elles arrivaient le soir leurs petites mains toutes gonflées et rougies par le froid, mais Victor et Jean apportaient des fagots qui flambaient joyeusement dans l'âtre, et Mathilde, à laquelle on ne permettait pas de prendre part à la cueillette, aidait à choisir et à ranger dans les corbeilles les herbages que la mère et ses filles devaient, le lendemain, aller vendre à la ville.

Durant ce temps, les plus mauvais jours de la Révolution s'écoulaient ; les malheureux parents de nos petits héros perdirent tous deux la vie ; et tous leurs biens furent confisqués et vendus. On cacha aux deux enfants ces affreuses nouvelles, et malgré l'inquiétude avec laquelle ils s'informaient souvent du sort de leurs parents, nul n'eut le triste courage de leur apprendre leur malheur.

III

L'orage révolutionnaire s'était, comme tous les orages, à la fin apaisé, les émigrés rentraient en foule, une sœur de la mère de nos deux pauvres abandonnés s'était (comme tant d'autres émigrés) hâtée de rentrer en France. Cette dame, par un rare bonheur, avait conservé sa fortune à peu près intacte ; son mari, par une singulière prévoyance, l'ayant placée presque tout entière sur des banques étrangères ; on appelait cette heureuse émigrée la comtesse de Bione. Étant veuve et n'ayant jamais eu d'enfants, elle se trouva fort isolée lorsqu'elle fut rentrée en France, et s'avisait tout à coup de se souvenir qu'elle avait dans le Languedoc, avant la Révolution, un neveu et une nièce, et conçut un très-vif désir de les retrouver et de les prendre avec elle.

« C'étaient, il m'en souvient, disait-elle, les plus mignons, les plus élégants, les plus beaux enfants du monde ; Dieu sait ce qu'ils sont devenus au milieu de cette tourmente. Ah ! je n'aurai de repos que lorsque je les aurai retrouvés. »

Il ne fut pas difficile à l'opulente dame de retrouver ceux qu'elle fit chercher avec ardeur ; mais quel ne fut pas son désappointement, lorsqu'au lieu des élégants et mignons enfants qu'elle se rappelait, elle vit arriver chez elle, à Paris, un grand et fort gaillard, bien découpé, haut en couleur, ayant les mains fortes et calleuses, la parole vive et bruyante, l'accent languedocien, et les vêtements d'un paysan ; et une jeune fille au teint brun, aux allures vives, aux bras et aux mains rouges, et parlant le patois languedocien plus volontiers que le français.

« Oh ! juste ciel ! s'écria Mme de Bione, voilà une singulière métamorphose ! mais c'est un rustre, une paysanne qu'on m'amène ! quels sont les misérables qui ont accommodé ainsi les deux charmantes créatures que je vis au château de la Mosson, avant cette Révolution, qui a tout bouleversé, tout dénaturé en France ? Oh ! ces paysans ! s'ils attendent de ma part de la reconnaissance, ils se trompent singulièrement. »

Ces mots firent jaillir un éclair du grand œil bleu de Victor.

« Eh ! bien, madame, dit-il, si vous n'avez pas de reconnaissance pour les braves gens qui, lorsque tout nous abandonnait, nous ont recueillis, protégés, et ont partagé avec nous le pain qu'ils gagnaient à la sueur de leur front, nous, jusqu'à notre dernière heure, nous les aimerons, nous les bénirons. Car nous avons trouvé auprès d'eux ce que peut-être nous ne trouverons pas ici, une sincère et vive affection.

— Calmez-vous, mon enfant, reprit Mme de Bione, que les malheurs de la Révolution, dont elle avait personnellement peu souffert, n'avaient pu corriger de sa morgue aristocratique, mais qui, au fond, avait un excellent cœur, calmez-vous, ce sont, je n'en doute point, de très-braves gens, mais ils ont singulièrement métamorphosé les derniers descendants des nobles seigneurs de la Mosson !

— Mon père ! ma mère ! dirent simultanément Victor et Mathilde en entendant ce nom, on nous a fait espérer que nous aurions ici de leurs nouvelles, madame ; où sont-ils ? nous brûlons du désir d'aller les retrouver. »

Ces mots qui témoignaient de l'ignorance des malheureux orphelins sur le sort de leurs parents, amenèrent des pleurs aux yeux de Mme de Bione, et au milieu des sanglots, elle leur apprit leur malheur.

Une commune affliction combla de suite la distance que l'éducation avait mise entre l'élégante comtesse et son neveu et sa nièce.

Bientôt, à son tour, elle travailla, non-seulement à les consoler, mais à les rendre ce qu'ils étaient autrefois, élégants et distingués ; cette dernière tâche lui fut plus facile que la première. Elle parvint donc, au bout de peu de temps, à faire de Mathilde une charmante et belle demoiselle, et de Victor, un élégant et beau jeune homme.

Heureusement pour lui et pour sa jeune sœur, en effaçant de leur extérieur les traces de leur vie de paysan, on ne put effacer de leur cœur la vive affection, la profonde reconnaissance qu'ils éprouvaient pour Guérande et ses enfants. Aussi ne passaient-ils pas de mois sans leur en faire parvenir quelques preuves.

Bientôt Victor voulut aller avec sa sœur revoir son pays natal et les amis qu'ils y avaient laissés, et leur tante ne put s'opposer à un désir si naturel.

La famille Guérande qui avait été désolée lors de leur départ, se livra aux transports de la plus vive joie en les voyant revenir beaux, élégants et aussi simples, aussi affectueux que lorsqu'ils partageaient leurs champêtres travaux et leur pain bis.

Victor et Mathilde recueillirent quelques débris de la fortune de leurs parents ; ils rachetèrent une de leurs fermes qui était très-belle et très-bonne, et ils y installèrent les deux excellentes veuves et leurs enfants ; dès lors, cette modeste famille devint la plus riche, comme elle était déjà la plus estimée du village.

Mme BOUQUET.

LE SINGE ET LE SANGLIER.

FABLE ORIENTALE.

Un singe s'était retiré dans une forêt : il y vivait des fruits de quelques figuiers qui s'y trouvaient. A l'exemple de la fourmi, il conservait pour l'hiver une partie des fruits, qu'il avait la précaution de faire sécher. Il coulait ainsi des jours tranquilles dans sa retraite, lorsqu'il les vit troubler par un sanglier.

Cet animal, poursuivi par des chasseurs, s'était retiré dans cette même forêt : pressé par la faim, il cherchait de quoi l'apaiser. Il vit avec douleur tous les arbres dépouillés de leurs fruits. Il arriva enfin au pied de celui sur lequel le singe était monté. Celui-ci, en l'apercevant, prévint tout ce qu'allait lui coûter un hôte si dangereux. Il dissimula son chagrin et lui offrit ses services.

« Le plus important que tu puisses me rendre, lui dit le sanglier, est de me donner à manger. Peu délicat sur le choix des mets, je me contenterai des plus simples : la promptitude est la seule grâce que j'exige de toi. »

Le singe aussitôt secoua l'arbre sur lequel il était. Le sanglier mangeait les fruits à mesure qu'ils tombaient ; l'arbre en fut dépouillé en un instant. Le sanglier pria son hôte de monter sur un autre arbre. Les fruits de ce second arbre furent dévorés avec la même avidité que ceux du premier, sans que l'appétit du sanglier se ralentît et il fit signe au singe de monter sur un troisième arbre.

« Je me suis acquitté envers vous, lui dit le singe, des lois qu'impose l'hospitalité ; mais il me paraît que vous n'êtes guère instruit de celles de la modération. Les fruits que vous venez de manger en un instant auraient suffi à ma nourriture pendant plusieurs mois ; si je vous obéissais, je serais exposé à mourir de faim cet hiver.

— Téméraire, reprit le sanglier, il t'appartient bien de me faire des reproches : je t'ordonne d'abandonner désormais le séjour de cette forêt ; sinon tu ressentiras les effets de mon courroux.

— C'est une injustice, lui répondit le singe, de s'emparer du bien d'autrui. Je sais que vous avez la force en partage ; mais vous ne devez pas en abuser pour opprimer les faibles : tôt ou tard l'injustice reçoit la punition qui lui est due. »

A ces mots le sanglier, transporté de colère, vint monter sur l'arbre pour se venger ; mais il eut à peine atteint les premières branches, qu'elles rompirent sous le poids énorme dont elles se trouvaient accablées, et entraînèrent le sanglier dans leur chute. Sa mort délivra le singe de l'appréhension où il était.

C'est ainsi que celui qui abuse de sa force pour nuire à autrui, se perd lui-même.

VARIÉTÉS.

LE LOUP.

Le loup est l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément ; et quoique avec ce goût il ait reçu de la nature les moyens de le satisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire, en un mot, pour trouver, attaquer, vaincre, saisir et dévorer sa proie,

cependant il meurt souvent de faim, parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tête à prix, le force à fuir, à demeurer dans les bois, où il ne trouve que quelques animaux sauvages qui lui échappent par la vitesse de leur course, et qu'il ne peut surprendre que par hasard ou par patience en les attendant longtemps, et souvent en vain, dans les endroits où ils doivent passer. Il est naturellement stupide et poltron, mais il devient ingénieux par besoin et hardi par nécessité ; pressé par la faim, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux surtout qu'il peut emporter aisément, comme les agneaux ; les petits chiens, les chevreaux ; et lorsque cette maraude lui réussit, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce qu'ayant été blessé ou chassé et maltraité par les hommes et les chiens, il se recèle pendant le jour dans son fort, n'en sort que la nuit, parcourt la campagne, rôde autour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte et creuse la terre sous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de choisir et d'emporter sa proie.

Le loup a beaucoup de force, surtout dans les parties antérieures du corps, dans les muscles du cou et dans la mâchoire. Il porte avec sa gueule un mouton sans le laisser toucher à terre, et court en même temps plus vite que les bergers, en sorte qu'il n'y a que les chiens qui puissent l'atteindre et lui faire lâcher prise. Il mord cruellement, et avec d'autant plus d'acharnement qu'on lui résiste moins, car il prend des précautions avec les animaux qui peuvent se défendre. Il craint pour lui et ne se bat que par nécessité, et jamais par un mouvement de courage. BUFFON.

MORALE DE L'ENFANCE.

SUITE.

A quoi nous servira de boudier, de gronder ?
Notre fâcheuse humeur nous consolera-t-elle ?
A supporter nos maux, au lieu de nous aider,
Elle ne fait qu'y joindre une peine nouvelle.

On n'aimera jamais l'enfant triste et morose,
Qui se fâche de tout, trouve à tout de l'ennui.
Constamment importun aux autres comme à lui,
De chagrins plus réels son humeur devient cause.

La méfiance, enfants, est un état pénible.
C'est, pour un cœur honnête une contrainte horrible.
Il vaut peut-être mieux risquer d'être trompé,
Que d'être de soupçons toujours préoccupé.

Ne soyez pas, enfants, toujours en méfiance.
Le méfiant d'abord juge mal du prochain.
L'homme sage, au contraire, attend avec prudence
Que le temps ait rendu son jugement certain.

La curiosité n'est jamais satisfaite,
Et l'âme qui s'y livre est toujours inquiète.
Il faut bien s'en défendre, et ne jamais chercher
A savoir les secrets que l'on veut nous cacher.

Je connais des enfants qui sont toujours au guet,
Qui vont cherchant partout, espionnant sans cesse,
Rien ne peut retenir leur esprit inquiet.
Ah ! de les imiter n'ayez pas la faiblesse.

MOREL DE VINDÉ.



Charlotte Corday. (Page 378, col. 1.)